

“ Ce soir-là, je me suis
senti, pour la première fois,
propriétaire d'une culture florissante
assurée, triomphante... ”

conde guerre mondiale. Cela a été un choc ?

G. Pelletier. Un très grand choc. Découvrir la France, c'était pour nous découvrir un lieu où la culture française, minoritaire et menacée en Amérique du Nord - surtout au lendemain de la guerre, car nous n'avions pas encore connu l'explosion culturelle survenue depuis - s'épanouissait librement et occupait tout l'espace. C'était un éblouissement. De quoi accrédi-ter tous les préjugés favorables qu'on avait entretenus jusque-là ! Pour moi, ce fut un grand choc. J'ai eu la faiblesse de m'intéresser beaucoup au théâtre, dans ma jeunesse. J'ai maintenant cette faiblesse en commun avec un pape, ce qui me la rend respectable ! Je me souviens d'un soir, quelques mois après la Libération, alors qu'il n'y avait pas encore de quoi manger à sa faim dans Paris. Louis Jouvét jouait « L'Ecole des Femmes » à l'Athénée. Ce soir-là, je me suis senti pour la première fois propriétaire d'une culture florissante, assurée, triomphante et d'une richesse que je n'avais jamais soupçonnée, même si j'avais essayé de l'imaginer.

Ensuite, pendant les quelques années que j'ai passées ici au lendemain de la guerre, j'ai corrigé mes notions sur l'infériorité technique de la France, parce que j'ai vu se relever avec une énergie et à un rythme étonnants. Mais vous, c'est à peu près au même moment que vous découvriez le Canada. Vous l'avez abordé par l'est, vous avez donc découvert d'abord la partie française.

C. Julien. J'ai commencé par le Québec, par Montréal, à la fin de 1946, à une époque où la France était encore profondément marquée par toutes les souffrances de la guerre et par toutes les pénuries qui s'ensuivaient. C'était un choc d'arriver à ce moment-là en Amérique du Nord. J'étais arrivé à New-York : c'était le choc brutal de la puissance, de l'opulence, des lumières, des voitures. Même spectacle à Montréal sous une autre forme, à une autre échelle. Le même contraste entre la pauvreté et la pénurie de l'Europe après la guerre et l'opulence de l'Amérique du Nord, fût-elle québécoise.

Mais le choc principal était ailleurs. On aimait le Canada, ce Canada que l'on réduisait au Québec, et on s'imaginait un peu qu'on était aimé au Canada. Il faut rappeler cette période, qui a créé beaucoup de malentendus et de désillusions. Très vite, on découvrait un Québec qui

était très clérical et, par bien des aspects, très hostile à la République française. On découvrait un régime, celui de Maurice Duplessis, très conservateur (1), alors qu'on vivait en France la période euphorique et progressiste des lendemains de la Libération, où tout paraissait possible sur le plan des réformes sociales et des transformations profondes des structures de la société. On trouvait, bien sûr, des gens très attachés à la France et affectivement très proches d'elle, mais aussi un sentiment anti-français d'autant plus fort que la France venait de mettre un terme à un régime, celui de Vichy, qui avait joui d'un prestige assez grand dans bien des milieux de la population québécoise. Beaucoup de Québécois conservateurs et cléricaux avaient retrouvé dans le régime de Vichy le contraire de cette France républicaine, laïque et progressiste qu'ils détestaient.

G. Pelletier. « Travail, Famille, Patrie » aurait pu être la devise de Duplessis, mais il n'y eût pas été plus fidèle que le régime de Vichy.

C. Julien. On découvrait donc un Québec qui souvent était plein d'hostilité ou de réserves à l'égard de cette France républicaine, laïque et progressiste qui choquait un Québec conservateur, clérical qui, de surcroît, souffrait sans doute d'une espèce de complexe culturel d'infériorité à l'égard des Français. Cela d'autant plus que beaucoup de Français, se précipitant dès cette époque outre-atlantique, se comportaient avec une arrogance qui était vexatoire pour beaucoup de Québécois et très humiliante pour les Français qui en étaient les témoins. Il s'est produit alors des choses proprement abominables dues à cette suffisance d'un certain nombre de Français débarquant chez ces pauvres cousins de la province de Québec et les traitant avec un mépris que l'accent de nos amis québécois ne pouvait pas justifier.

G. Pelletier. Les Québécois s'étaient comportés exactement de la même manière vis-à-vis de leurs frères Acadiens (2). Ces derniers leur reconnaissaient d'emblée, par complexe d'infériorité, une supériorité imaginaire. Nous faisons de même à votre égard. L'idée que tout était parfait chez vous faisait partie de notre complexe, à nous Québécois, et commandait presque une attitude paternaliste, protectionniste de la part des Français qui vivaient au Canada. De même, observant les Québécois, les Acadiens se disaient : « Ces